

Plus je plonge dans le souvenir d'Enid Blyton et plus je retrouve ces métaphores qui me venaient déjà à l'esprit tandis que je la lisais : je ne pouvais bien sûr m'empêcher de la comparer sans cesse à la « conteuse » de Ségur et celle-ci me fournissait d'habiles points de repère. Ségur, c'était le sombre, le compliqué, l'effrayant, le désarroi devant la Morale et le Destin de la pauvre tête blonde cramponnée au volume de la Bibliothèque rose. Et c'est vrai que les illustrations gravées de ces livres étaient, comme chez Jules Verne, pour beaucoup dans le rapport au texte. Blyton, c'était en revanche la clarté solaire ne laissant aucune ombre, la délivrance, l'absence de Morale et de Destin. Je crois que j'y viens : c'était l'*immobilité*!

Immuabilité du décor et des personnages, immobilité salvatrice d'une intrigue qui était comme le « McGuffin » cher à Hitchcock : un moyen de sous-tendre l'action véritable, récréative au sens le plus parfait et malicieux du mot. Cette immobilité dont je parle serait comme la

surface, et seulement la surface, de ce grand corps de texte dont j'ai cru surprendre chez Jules Verne la « (f) rigidité cadavérique » symbolisant l'impuissance atroce du créateur à sauvegarder sa propre adolescence.

Car Blyton semble avoir eu le privilège insigne de conserver tout au long de sa vie la totalité des caractères de l'enfance, toute la rouerie et l'espièglerie de cet âge unique. Aussi n'eut-elle jamais à dire par son œuvre une quelconque terreur devant la perte du temps béni (comme je disais), puisque tout dans cette œuvre s'acharnait à montrer, à répéter derrière chaque mot qu'il n'y avait pour le lecteur, *rien à craindre*, à condition de faire comme elle et de la suivre en tout point...

Surface : ce qui compte par-dessus tout lorsqu'on est enfant, c'est ce qui semble pouvoir durer toujours ! L'idée d'éternité donne juste un peu le vertige lorsqu'on l'évoque pour soi-même, après une leçon de catéchisme, et la vie n'étant qu'une surface, il ne vous viendrait pas à l'esprit de disserter sur la notion d'espace-temps, même à la sauce Saint-Exupéry !

En lisant Blyton, ce qui sautait aux yeux, c'était la solidité immuable, l'immobilité totale des lieux mêmes de l'Aventure, donc de la Vie. Recrée, cette vie ? Sans doute, mais si peu, tellement dénuée de digressions sur la signification des choses, sur l'interprétation à donner au comportement des êtres, tellement *païenne* en somme, qu'elle en devenait plus que recevable. Totalement incontestable : un modèle !

Le père de Claude, le « garçon manqué », est un savant très connu qui possède une superbe maison en Bretagne.

(Dans l'œuvre originale, la scène est en Cornouaille, mais au fond le décor ne change pas.) Les Cinq sont en vacances, l'oncle qui les reçoit déteste tellement les enfants qu'il est prêt à toutes les concessions pourvu qu'on lui fiche la paix. La tante est une mère un peu faible, anodine. Il fait beau, la campagne est vaste, Claude est même propriétaire d'une île, située à quelques encablures du rivage – car, bien sûr, on est au bord de la mer – et l'aventure peut commencer !

Je parlais de surface : celle-ci est absolument plane, irrévérencieuse au regard et à l'égard d'un siècle de littérature dite « noble »...

En deux soirées, j'avais lu (dévoré) mon premier Enid Blyton. Mon esprit fasciné avait glissé tout au long de la surface du livre, comme l'eussent fait mes yeux sur un écran de télévision. J'avais revécu le rêve d'Enid, suivi le fil tissé de sa main, rejoint sa mémoire intemporelle par le biais d'une histoire banale qui s'échapperait de mon esprit aussi vite qu'elle y était entrée.

Une histoire pour faire diversion mais dont j'ignorais encore que le refus qu'elle impliquait de toute « littérature » l'impliquait en réalité fort subtilement dans le phénomène littéraire. Mais cela, justement serait une autre histoire ! Les Cinq avaient vécu sous mes yeux une aventure pleine d'événements qui pimentaient leurs vies d'éternels vacanciers d'une façon convenue. J'avais suivi, m'imaginant être tour à tour Mick, François... ou Claude, la fille-garçon, le banal itinéraire de leur action très honorable (on avait aidé des gendarmes un peu patauds à mettre sous les verrous des voleurs-de-documents-

scientifiques-importants totalement ridicules et inefficaces), puis je m'étais réjoui de les voir récompensés par l'oncle irascible et la tante popote pour leur courage à s'être montrés plus malins que la plupart des adultes rencontrés au cours du récit. Mais l'essentiel de mon plaisir encore mal formulé – ce type de plaisir, pour exister vraiment, doit d'ailleurs toujours rester informulé – n'était bien sûr pas là.

Je parlais plus haut de drogue douce : Blyton en était une, de la meilleure qualité. Je me sentais véritablement accroché. Je voulais refaire le même rêve ! « Loi banale de la série, me direz-vous, il en va de même avec *Tintin*, *Lucky Luke*, *James Bond* ou *SAS*. » Sans doute, mais l'intérêt de cet incoercible besoin de recommencer se situait déjà dans l'absolue nécessité pour moi de transférer la réalité vécue du récit tout juste absorbé dans une autre aventure où je retrouverais le même sentiment de glissement naturel de moi vers eux et d'eux vers moi. Eux, les enfants du récit qui n'avaient plus rien de commun avec ces personnages de « contes pour enfants » fonctionnant comme des pantins aux mains d'adultes moralisateurs.